

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

# LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL VIII.

MONTREAL, AOUT 1898.

No. 185

## SOMMAIRE:

BISMARCK, étude biographique, *Vieux Rouge* — Il faut un changement. *Libéral* — La politique libérale, e lle que nous n'avons pas et celle qu'il nous faut, *Franc Libéral* — Fondateurs d'Eglises, *Rigolo* — Ruskin et l'éducation, *Magister* — Feuilleton, etc.

## BISMARCK

La Mort continue son œuvre dans le groupe des hommes marquants, dans une sphère ou dans une autre. Les colonnes des journaux, du train que ça va, sembleront des cimetières, avec leurs persistantes nécrologies. Les deux mondes sont également affectés, et, pour nous répéter à une huitaine d'intervalle, ce ne sont pas seulement des individus qui disparaissent, mais des états de choses dont ils constituaient l'épine dorsale, à la manière de cette colonne du temple que brisa Samson.

Il est vrai que celui qui vient de disparaître était depuis 1890 dans la non-activité. I. n'en était pas moins une quantité pouvant de nouveau rentrer dans les calculs de la diplomatie — le lion qui dormait restait encore une menace sérieuse pour ce que le mordant Allais appelle " la ménagerie du concert européen."

Chaque fois qu'un événement important se produisait, diplomates et journalistes allaient, plus ou moins en *catimini*, vers

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [ franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet.

Friedrichscrulle, devenu une véritable Mecque, pour étudier la physionomie du Jupiter en retraite et tabler des opinions sur les siennes.

C'est peut-être après sa tombée en défaveur que Bismarck a paru plus grand. Il comptait des courtisans tout comme l'empereur qui l'avait évincé de la chancellerie; moins nombreux, ces fidèles suppléaient aux vides par le courage qu'il y avait à oublier l'édit tacite du despote de Berlin.

\*\*\*

La carrière de Bismarck, longue et drue en événements qu'elle ait pu être, se résume cependant à ce double point : Unifier l'Allemagne, puis maintenir puissant le nouvel empire. Pour y arriver — surtout au premier but — il n'a rien épargné, rien respecté. Le mensonge, l'astuce la plus basse, la délation et l'espionnage érigés en système, tout a servi. On a dit de lui qu'il avait l'énergie de Cromwell et l'habileté de Cavour; mais ce dernier y mit toujours des formes et n'alla jamais jusqu'à jouer le rôle de Bismarck à Francfort en 1851, et à Paris en 1863.

Et c'est bien ici le temps de rappeler qu'avant de servir la Prusse, Bismarck commença par exalter l'Autriche, et cela au lendemain même de l'humiliation de la Prusse. Quel était son but? Nous ne voyons dans ce fait si extraordinaire qu'une autre preuve que pour ces sortes d'hommes tous les moyens qui obtiennent leurs fins sont bons et justifiables.

Bismarck commençait par flatter l'Autriche, et c'était pour lui un écran élevé devant les intrigues et les bassesses qui devaient aboutir au désastre de Sadowa, dont l'Autriche ne s'est jamais relevée pour de bon.

Il n'en a pas agi autrement envers la

France : Sedan, comme Sadowa, a été précédée d'années de flatteries, de leurres, de mensonges.

Que voulez-vous, c'était le genre de ce diplomate. N'a-t-il pas déclaré au congrès de Berlin que les traités sont faits pour être déchirés!

Prosper Merrimée, qui le connut si bien, écrivait de lui : " Bismarck n'a pas de cœur, tout en lui est cervelle." Il avait raison.

Mais Napoléon III, au sortir de ces interminables causeries " à la camarade," qu'il eut si souvent avec l'ex-ambassadeur à Paris, disait invariablement : " Mais cet homme est fou!"

C'est en dépistant ainsi les gens dont il préparait la chute qu'il obtint ces succès vraiment incroyables et qui en ont fait la plus imposante figure du demi-siècle qui finit.

Quand on gratte un Russe, on trouve un Cosaque, et nous croyons que tout Prussien cache un Goth. Et ne semble-t-il pas qu'il y ait dans Bismarck un relief légèrement affiné des terribles voies et moyens de ces anciens hommes du Nord qui allaient droit devant eux, rasant cités et moissons, et ne s'arrêtant qu'une fois atteint ce qu'ils pensaient être le but? Lui-même aimait à se réclamer d'Attila, et, en plein banquet, à l'ambassade anglaise, il ridiculisa lord Russell, qui voulait passer à la postérité à titre de *Peace-Maker*.

Plus tard, dans une autre réunion, dans un élan de franchise, Bismarck résuma en deux mots : *Blood and Iron*, ce qui, à ses yeux, constituait les seuls éléments d'une bonne politique.

\*\*\*

L'Autriche étant humiliée et archi-battue, Bismarck dirigea d'un autre côté sa terrible activité. La France l'inquiétait,

mais l'heure de l'attaque n'était pas encore venue. Il se sentait trop faible ; d'ailleurs si la diplomatie française avait eu les yeux ouverts, ce qui avait été fait en Autriche n'aurait pas tenu un mois.

En 1863, Bismarck avait commencé sa lutte contre notre ancienne mère-patrie en réussissant à la séparer de la Russie. Presque aussitôt, au sujet des Duchés, il jeta le froid entre l'Angleterre et la France.

Tout mûrissait donc, et arrivait rapidement à point pour le dénouement fatal.

Vers 1865, Bismarck obtint de Napoléon III, à Biarritz, que la France ne gênerait pas l'Italie dans son élan vers l'Unité et les aspirations de l'Allemagne du côté est du Rhin.

Autant de jalons importants que le Prussien posait en nourrissant des espérances qui, hélas ! se sont trop bien réalisées.

En 1861, la France demanda une rectification de la frontière ; l'Allemagne refusa net, car elle se sentait les reins de plus en plus forts.

Peu après, Bismarck obtint des provinces de l'Allemagne Sud la promesse de prêter pendant une période de cinq ans leurs troupes à la Prusse.

Dans le même temps, il rendait public le traité par lequel la France voulait se faire donner du territoire sur le Rhin, ce qui amenait du coup contre elle la Russie, la Belgique et les principautés germaniques du sud.

L'imbroglio espagnol vint mettre le comble à la mesure graduellement et incessamment remplie par Bismarck. La Prusse ayant refusé de promettre que le prince Léopold n'aspirerait plus au trône d'Espagne, vidé par l'insurrection, la France déclara la guerre le 19 juillet 1870.

C'est ce que voulait Bismarck, et il le voulait si bien qu'il a été prouvé depuis

qu'il conseilla l'envoi à Paris d'un télégramme mensonger où il était dit que le roi Guillaume avait publiquement insulté l'ambassadeur français à Berlin.

L'issue de la guerre ne pouvait être douteuse. La Prusse était préparée, la France ne l'était pas. D'un côté, l'on avait fait du positif, et l'on était armé de pied en cap ; de l'autre, on se livrait à l'enthousiasme, à de mirifiques calculs sur le pied concluant qu'il ne manquait pas un bouton aux guêtres, des soldats quand, en réalité, la chaussure entière manquait.

A quoi bon revenir là-dessus : Bismarck avait préparé le piège, la France y donna comme à cœur joie.

La Prusse est devenue Allemagne, mais déjà l'unité craque ; l'émigration l'entame lamentablement ; son armée permanente est une pieuvre, et elle a pour empereur un maniaque qui, nous n'en serions pas surpris, la jettera dans quelque aventure où Sadowa et Sédan lui seront remis au centuple.

La paix signée à Francfort n'a pas un seul instant rétabli la sécurité. L'Alsace et la Lorraine sont des plaies qui ne se cicatrisent pas.

Et Bismarck s'est fait remettre comme une inutilité. Ses avis ont été ridiculisés, et il a vécu assez longtemps pour voir l'empire sorti de ses mains se lézarder, les divisions intestines augmenter, la Triple Alliance moisir, la France devenue forte et unie marcher avec la Russie.

C'est devant cette réaction européenne, toute dirigée contre son œuvre, qu'il a été pris de cette profonde mélancolie qui lui faisait dire à un journaliste anglais :

" I have never known happiness. I have live too long. Death would be a joyous relief from a never light burden that has now become an intolerable torture."

Et comme on lui répondait qu'il avait formé une grande nation, il continua ainsi :

"Yes, but how many other nations have I rendered unhappy? But for me three great wars would never have taken place, 80,000 men would not have been killed in battle, fathers, mothers, brothers, sisters, and wives would not have been plunged into misery. I have settled all that with my conscience and with my Creator, but I have reaped very little, if any, happiness from all that I have done : the only thing it has yielded me are various anxieties and griefs."

\* \* \*

Bismarck fut l'ennemi du libéralisme, mais l'impitoyable partisan de la séparation de l'Église et de l'État. Pie IX, qui était à la fin de son pontificat aussi absolutiste, aussi tranché que le chancelier, n'a rien pu obtenir de lui.

Léon XIII, avec son opportunisme, sa méthode de *modus vivendi* qui cache habilement des concessions quelquefois humiliantes, Léon XIII a obtenu le rappel des lois d'entrave.

Léon XIII et Bismarck . . . Qui sait, plus tard, quand le temps aura mis assez d'espace entre la carrière de ces deux hommes et l'Histoire, qui sait, disons-nous, si elle ne les citera pas comme les plus étonnants meneurs de peuples en ce siècle où ils sont si difficiles à mener.

A qui donnera-t-elle la palme ? Au chêne ou au roseau ?

VIEUX ROUGE.

## IL FAUT UN CHANGEMENT.

Les jeunes dans la politique qui ne jugent que d'après ce qui s'est passé dans ces dernières années auront de la misère à réconcilier l'attitude présente de l'hon. Wilfrid Laurier avec ses déclarations de 1884, que nous reproduisons plus loin.

En effet, il y a de quoi. L'orateur de 1884 ne voulait pas croire aux conversions de la der-

nière heure vers le libéralisme et son premier soin en arrivant au pouvoir a été de décerner les premières places à des conservateurs qui ne se sont même pas donné la peine de se convertir, même extérieurement. Voyons plus tôt : sir Donald Smith à Londres, Tarte et Dobell dans le cabinet, avec Fitzpatrick qui combattait Mercier en 1892, et Blair et Fielding qui ont toujours régné dans leurs provinces avec le concours du pire élément dans le parti conservateur.

Après cela était-il surprenant que des places importantes fussent distribuées à des conservateurs ?

Est-il surprenant que la politique du gouvernement, soi-disant libéral, ait subie une impulsion tout-à-fait contraire aux principes libéraux, que le pays soit encore gouverné par des gens qui ressemblent beaucoup à ces êtres "perdus de crimes et de dettes" que Sir Wilfrid flagellait en 1884, et qu'enfin nous n'assistions pas à la régénération du sentiment public, laquelle ne s'est encore signalée que par l'opposition énergique aux coups du Drummond et du Yukon.

Du moment que l'hon Wilfrid abandonnait les principes de 1884 pour se laisser conseiller par un Tarte, il ne pouvait davantage rester fidèle à la politique qu'il a tracée dans ses discours de 1887 à 1895. Il ne pouvait plus être question d'économie ni de révision sérieuse du tarif, et le parti en deviant de sa politique s'exposait à tous les déboires qu'il a subis déjà, en dépit du hasard qui l'a exceptionnellement favorisé depuis son arrivée au pouvoir.

En effet, il est simplement stupide de croire que tout va bien parce que *La Patrie* peut crier tous les jours que le blé se vend bien et cher. Cela ne peut faire oublier que les taxes sont presque aussi élevées qu'elles l'ont été à aucune époque du régime conservateur. Si nous avons vendu beaucoup, on peut nous répondre que les États-Unis, après avoir adopté le tarif le plus odieusement protecteur qui ait jamais existé, a vu ses exportations de produits alimentaires s'élever de plus de \$125,000,000 durant l'année. Il faut bien que nous, libéraux, nous reconnaissons que le gouvernement n'est pour rien dans cette prospérité passagère.

Et si on nous demande : qu'a fait le gouvernement ? que dirons nous ?

Indiquerons-nous les dépenses extravagantes faites pour combler les cousins et les beaux-pères — entreprises que nous condamnions si énergiquement ?

Seront nous obligés de reconnaître comme le *Globe* le faisait dernièrement que, les droits sur les cotonnades ayant été maintenu, s'il faut une augmentation de droits sur les chemises pour la protection des manufacturiers, quitte au pauvre consommateur de se consoler comme il pourra de la rupture de nos promesses ?

Citerons nous encore le *Globe* qui déclare qu'on ne peut plus guère compter sur une diminution de dépenses ?

Dirons-nous que le gouvernement qui avait adopté un tarif qui ne devait s'appliquer qu'à l'Angleterre, a été forcé par le gouvernement impérial d'en étendre l'application à une vingtaine d'autres nations ?

Dirons-nous, après avoir prêché partout qu'il fallait être généreux pour les Etats-Unis, que nous avons maintenu ce tarif qui plaçait les Américains sur un pied d'infériorité vis-à-vis toutes les autres nations sur notre marché ?

Dirons-nous, après avoir enseigné que le gouvernement n'avait pas pour mission d'obliger le consommateur de s'approvisionner ici plutôt que là, que nous maintenons encore ce tarif qui favorise l'Angleterre, de laquelle nous n'attendons rien, au détriment des Etats-Unis dont l'amitié nous est nécessaire ?

Non, il vaut mieux de suite reconnaître que ce n'est pas le parti libéral qui gouverne, mais M. Tarte ; car les jubilés ne viennent pas tous les ans et les guerres qu'engendrent les belles idées d'alliance anglo-saxonne ne durent pas toujours ; et une fois le calme revenu le peuple demandera compte des promesses qu'on lui avait faites.

\*\*\*

Or, avec J. Israël Tarte, le parti libéral ne saurait suivre son programme, ni procéder en la manière ordinaire.

Ce grand politique a des idées bien arrêtées sur la manière de faire la politique et nous pou-

vons les résumer pour l'enseignement de ceux qui croient en lui.

Voici ce vade-mecum.

1o. Gardez-vous bien d'expliquer votre politique, couvrez-la d'un voile, afin qu'il soit impossible de la critiquer, ou de la comprendre et de la juger d'une manière intelligente, jusqu'au moment où la députation devra voter.

2o. Si vous vous trouvez en présence d'une question particulièrement difficile laissez à d'autres la tâche de la résoudre, et en attendant, comme expédient, soumettez des résolutions coupées de façon à ce que personne n'en comprenne bien le sens.

3o. Soyez prêt à changer d'attitude sur les questions les plus importantes à vingt-quatre heures d'avis et habituez vos partisans à suivre vos évolutions sans hésitation. L'ensemble et la vitesse sont très importants.

4o. Faites comprendre que la discipline exige qu'aucun député ni aucun membre du parti ne se permette de penser et surtout de parler pour lui-même. Faites bien sentir votre infailibilité.

5o. Quand vous avez un gros contrat à faire sanctionner et que la discussion est dangereuse, commencez à crier d'avance que les heures et les minutes sont de la plus haute importance dans le vie d'une nation et que le gouvernement ne saurait répondre de l'existence du pays s'il se produisait un retard de vingt-quatre heures.

6o. Si votre parti refuse de sanctionner votre mesure favorite, faites une distribution de places et de travaux publics, en faisant bien comprendre que l'exécution des promesses dépend de votre triomphe. C'est le sucre qui fait avaler la pilule.

7o. Si par hasard vous avez fait des promesses ou exprimées des opinions qui soient contraires à votre attitude du moment, expliquez qu'en politique, la vérité n'est toujours que relative, que ce qui est vrai quand on est du côté de l'opposition ne l'est plus quand on est passé du côté du gouvernement. Les principes politiques sont très bien à leur place ; ils donnent du ton, de la dignité à nos discours, mais ils n'ont pas de place dans l'administration.

8o. Ayez toujours beaucoup d'attention pour

les grosses corporations : ces gens-là aiment un bon serviteur et paient bien tant qu'on peut leur être utile. C'est alors le temps de penser à soi et aux enfants.

90. Ayez en horreur les raisonneurs, ceux qui croient qu'il faut instruire le peuple, l'habituer à compter sur la bonne foi et la reconnaissance en politique—ce sont des gens qui vous empêcheront toujours de dormir et d'engraisser.

100. Ne négligez pas les intelligences avec l'ennemi ; si vous voyez que votre parti est sur le point de la débâcle, il vous sera ainsi facile de le lâcher sans vous trouver englouti par les flots. Le comble de l'habileté est de rester du côté du pouvoir.

\*\*\*

Il y a loin de ces maximes à celles que l'hon Wilfrid enseignait lorsqu'il fut choisi chef du parti libéral. Ce sont pourtant celles que J. Israël Tarte a pratiquées toute sa vie et qu'il voudrait aujourd'hui faire prévaloir dans le gouvernement.

Que va-t-il arriver ?

C'est la deuxième fois que le parti libéral ouvre ses rangs à certains conservateurs, que ses chefs se laissent convaincre qu'il faut adopter "une politique plus large," qu'il faut "faire appel à tous les hommes de bonne volonté"

En 1886, M. Mercier allait être porté au pouvoir par un grand mouvement populaire, et aussitôt quelques conservateurs aussi impopulaires qu'ambitieux se joignirent à lui. Après la victoire ils s'en attribuèrent tout le mérite, accaparèrent tout, et lancèrent le gouvernement dans la politique que l'on sait. Tout alla pour le mieux dans le meilleur des mondes ; on ne rêvait que projets grandioses ; il fallait faire grand et faire vite, absolument comme aujourd'hui ; et comme aujourd'hui le peuple applaudit.

Mais vint la catastrophe, et nos alliés d'un jour, principaux auteurs du désastre, passèrent à l'ennemi et contribuèrent par leurs délations à notre défaite.

L'histoire se répète. En 1896 le peuple avait été préparé par une longue et incessante campagne de presse, de meetings et de clubs, au triomphe des idées libérales, la jeunesse était dégoutée,

le gouvernement conservateur, déchiré par les dissensions, tombait de lui même.

M. Tarte arriva ; et il a été assez habile pour faire croire qu'il était tout.

On lui pardonnerait s'il se contentait de son portefeuille.

Mais les libéraux ne peuvent se laisser imposer sa politique, car c'est la ruine, c'est le gouvernement aux mains des mêmes grugeurs qui ont perdu le parti conservateur, c'est la continuation d'un système que le pays ne peut plus supporter et dont le peuple ne veut plus.

Il faut un changement.

LIBERAL.

## LA POLITIQUE LIBÉRALE

CELLE QUE NOUS N'AVONS PAS ET  
QU'IL NOUS FAUT.

Celui qui n'a pas le privilège d'être libéral à sa naissance, ne pourra jamais le devenir ; et celui qui n'étant pas né libéral, le devient par la suite, manquera aux principes libéraux et deviendra un traître et un renégat, un Flynn ou un Paquet.

Ce parti à toutes les époques de l'histoire n'a eu qu'une seule chose en vue, celle d'être fidèle à lui-même, fidèle à ses convictions, à la grande cause enfin de notre nationalité. M. MacKenzie disait :—Jamais je ne consentirai à faire plier mes convictions pour garder le pouvoir. Pour moi, monsieur le président, je suis prêt à passer toute ma vie dans l'opposition, si pour arriver il nous faut faire le sacrifice de nos principes.....

À l'époque où nous vivons, le devoir primordial du parti libéral est de régénérer le sentiment public avili par trente années d'une administration qui n'a eu pour système que de gouverner en faisant appel à toutes les passions les plus viles de l'humanité.

Tant que nous serons gouvernés par ces hom

mes perdus de dettes et de crimes, je désespère de ce pays. Je désespère de jamais voir le flambeau de la liberté éclairer ses destinées !

Extraits du discours de l'hon Wilfrid Laurier au Club National, 1884.

La politique libérale doit être une politique de bonne volonté et de bienveillance à l'égard des Etats-Unis. C'est ainsi seulement que nous aurons des Etats-Unis le traitement commercial dont nous avons besoin. — Wilfrid Laurier à Somerset, le 2 août 1887.

Pourquoi les Etats-Unis, pourquoi le Canada chercheraient-ils à nouer des relations de réciprocité avec des pays plus éloignés, lorsque notre condition et nos besoins démontrent la nécessité d'une liberté absolue de commerce entre ces deux grands pays.—Wilfrid Laurier, discours de Boston, 1891.

En 1837, si nous avions continué dans la voie que nous suivions alors, c'est-à-dire, continué notre tarif en vue du revenu seulement, nous n'aurions certainement pas construit les grands travaux publics que nous pouvons maintenant montrer, mais nous aurions aujourd'hui la gloire d'un nom plus grand que celui que nous avons. Nous n'aurions pas eu des revenus aussi considérables, mais la corruption ne se serait pas étalée ouvertement comme elle s'étale maintenant. —Wilfrid Laurier, Communes, 4 août 1891.

Pour obtenir le marché américain nous sommes prêts, s'il le faut, jusqu'à un certain point à établir un *tarif différentiel contre l'Angleterre*.

Notre politique à nous repose sur la base des intérêts commerciaux, et cette base est certainement à tous les points de vue, la plus raisonnable.—Wilfrid Laurier devant les Communes, le 4 août 1891.

La grande cause des difficultés que nous avons eues dans nos rapports avec la République américaine, c'est que le gouvernement Canadien ne

s'est jamais montré généreux à l'égard des Américains. Il a toujours commencé par refuser ce qu'il a ensuite accordé.—Wilfrid Laurier, 30 janvier 1893, devant les Communes.

M Dalton McCarthy ayant proposé que le tarif devrait être réduit pour favoriser les produits de l'Empire, l'hon. Wilfrid Laurier s'exprima ainsi :—

“ Si la proposition de l'honorable membre était acceptée, nous nous trouverions en face d'un état de chose tel qu'il serait impossible de négocier un traité avec les Etats-Unis.”—Communes 16 mars, 1893.

Nous formulerons notre tarif, non en vue de protection, mais pour obtenir un revenu et nous n'interviendrons dans les affaires du commerce qu'en autant qu'il sera absolument nécessaire pour prélever le revenu et pour aucune autre fin — Wilfrid Laurier, Communes, 28 février 1893.

Le parti libéral croit au libre-échange, développé largement comme en Angleterre, et il propose d'établir immédiatement un tarif pour le revenu, provenant des douanes, mais n'imposant les droits que dans un but de revenu ; un tarif qui ne nuiera à aucune classe et qui n'en favorisera aucune aux dépens d'une autre.—Wilfrid Laurier, discours au Windsor Hall, Montréal.

FRANC LIBERAL.

*La Patrie* l'autre jour parlant de la tournée de M. Tarte à bord de l'*Eureka*, le célèbre yacht de ses anciens copains, les Connolly, s'écriait :—

“ Au point de vue du parti qui gouverne actuellement, elle aura les plus heureux résultats.”

“ Le parti qui gouverne à Ottawa ! ” Ces gens-là ne savent plus comment s'exprimer pour ne pas se dire libéral.

Nous dirions merci, s'ils agissaient ainsi par un restant de respect pour le parti qu'ils exploitent ; mais c'est tout un calcul. Il s'agit toujours de rendre plus facile la prochaine volte-face.



J. Israël dit aujourd'hui qu'il n'a jamais été libéral. Et au besoin il s'attribuera le mérite de tout ce que le gouvernement aura fait de bien ; et rejettera tout ce qui sera impopulaire sur le dos des libéraux, de "l'élément radical," ainsi qu'il les appellera, sans doute.

Le *Soleil* avait un étrange article, le 8 courant, au sujet du pique-nique de Sir Wilfrid Laurier à Portage-du-Rat, en compagnie des organisateurs libéraux. Le confrère parle "d'un véritable affollement de joie et de satisfaction," qui pourrait suivre la conférence de Québec, de "la portée considérable que pourrait avoir le plébiscite," et il ajoute :

"Nous laisserons un peu se dessiner les événements avant de compléter toute notre pensée à ce sujet."

M. Pacaud croit-il, lui aussi, aux élections générales pour la fin de l'année ?

C'est encore le *Soleil* qui parle :

"Une requête, portant environ 300 signatures, a été adressée à sir Wilfrid Laurier pour le prier de remettre à la compagnie Richelieu le subside des malles qui lui a été enlevé. Ce n'est qu'un acte de justice à accomplir. Voici, en effet, une compagnie absolument canadienne qui tient une ligne qui nous fait honneur, tout en rendant des services considérables à nos populations du bas du fleuve. Pourquoi lui marchander une somme de \$4,000 quand le gouvernement fait la dépense d'environ \$600,000 pour améliorer notre système de postage avec l'Angleterre."

Passons le "postage." Cela veut dire que la masse du peuple paiera \$600,000 de taxes pour permettre à quelques uns de correspondre à bon marché avec leurs consins d'Angleterre et à M. Mulock de partager dans les honneurs de la politique d'impérialisme.

Mais pourquoi le *Soleil* réclame-t-il. Ne sait-il pas que sous le régime Tarte, ancien vice-président de la ligue de la fédération impériale, les intérêts des compagnies canadiennes ne compte pas.

Vive l'empire !

## FONDATEURS D'EGLISES.

Au milieu des triomphes remportés sur les champs de batailles, Napoléon regrettait encore de ne pouvoir se faire adorer comme un demi-dieu, ainsi que cela se faisait du temps des Pharaons. Mais si la naïveté des modernes ne va pas aussi loin que celle des anciens Egyptiens, elle est encore suffisamment étonnante. Les aventures de Villate le prouvent bien.

Rappelons à ce propos qu'il y eut en France, vers 1848, une épidémie de fondateurs d'Eglises et d'évêques plus ou moins omniscients.

L'un des plus célèbres de ces prélats fut l'abbé Châtel, fondateur de l'Eglise française.

L'abbé Châtel, qui était un curé interdit, avait dès avant la Révolution de 1830, ouvert une chapelle dans sa chambre rue des Sept-Voies, pour y dire la messe en français ; les chaise, l'administration des sacrements, tout était gratuit, ses disciples déposaient une offrande volontaire dans un tronc.

Aussitôt après la Révolution, l'abbé transféra sa chapelle au deuxième étage d'une maison de la rue de la Sourdière ; la foule y accourut et tout le monde en parla.

L'abbé Châtel profita de ces bonnes dispositions du public, et se fit nommer par ses deux acolytes, les abbés Auzou et Blachère, évêque primat de l'Eglise universelle.

Ce titre ronflant flattait son amour propre, mais conféré par ses deux amis, il trouva qu'il manquait peut-être un peu de sérieux, et il s'adressa à de hauts dignitaires ecclésiastiques, pour les prier de vouloir bien le reconnaître, comme évêque, ce à quoi ils se refusèrent avec le plus parfait ensemble.

L'abbé Châtel ne se rebuta pas ; il s'adressa au docteur Fabrè-Palapat, grand maître de l'ordre du Temple, qui prétendait avoir reçu le pouvoir de conférer la dignité épiscopale, de l'évêque de Saint-Domingue.

Le docteur se prêta volontier à cette fantaisie, mais à la condition que l'abbé Châtel se ferait templier, et qu'il introduirait peu à peu dans l'Eglise française, les pratiques du Joanisme,

secte maçonnique panachée de religion, qui avait pour Évangile l'apocalypse de saint Jean.

Châtel promit tout ce que l'on voulu ; il avait fondé une église pour être évêque, peu lui importait l'église, pourvu qu'il eut l'évêché.

Au mois de mai 1831, Châtel fut donc sacré par le docteur, évêque-coadjuteur des Gaules, en présence de la loge de Saint-Jean ; Auxou, et Blachère furent improvisés ses vicaires primatiaux

Un évêque ne pouvait pas désement avoir son église au second étage, la porte à gauche. Châtel le comprit, et l'installa dans le bazar de la rue de Cléry, seulement il avait pensé que son titre épiscopal le dispenserait de payer son terme. Son propriétaire fut d'un avis opposé, et l'évêque sans le sous, revint fièrement dans la rue de la Sourdière ; mais avant d'être expulsé disons qu'il s'était brouillé avec ses amis les templiers-maçons, et, à la fin de 1831, le conseil de l'ordre se rassembla et décida qu'il serait dégradé, et que son nom serait attaché à un poteau, ainsi que ceux de ses vicaires.

Châtel avait de nombreux adeptes, il se moqua des templiers ; mais ceux-ci redemandèrent les ornements pontificaux qu'ils avaient fournis, au nombre desquels figurait la croix pastorale de l'abbé Grégoire. Or l'évêque recevait volontiers, mais n'aimait pas rendre ; il fallut cependant en passer par là.

Ce n'est pas tout, il voulut encore se dispenser de payer son loyer rue de la Sourdière ; on le flanqua à la porte avec tous les honneurs dûs à un évêque pour rire, et il loua les écuries des pompes funèbres, rue du faubourg Saint-Martin pour y installer son Église française, que nombre de badauds fréquentaient, tout en se plaignant que le parfum de l'encens fut remplacé, peu avantagusement, par l'odeur du crottin.

Auzou, son fidèle vicaire, le lâcha en 1832, et devint pasteur de l'église de Clichy-la-Garonne, jusqu'à ce que l'autorité vint le chasser de la cure dans laquelle il s'était installé. Auzou alla alors ouvrir un temple sur le boulevard Bonne-Nouvelle, avec un vicaire de sa fabrication, un jeune libraire, appelé Laverdet ; malheureusement ce temple occupait la salle de l'ancienne

ménagerie Martin, et les Parisiens s'amusaient aux dépens des gens qui fréquentaient le temple, et prétendaient que la salle n'avait pas changé de destination.

Plusieurs autres églises, *ejusdem farinae*, furent ouvertes par Auzou, qui, pour éviter un procès de contrefaçon de la part de son pseudo-évêque, ajoutait au titre de son Église française, celui d'apostolique.

En 1832, un autre confectionneur de religion en chambre, un sieur Roch, ancien prêtre du diocèse de Bourges, se déclara patriarche de l'Église constitutionnelle de France, et ouvrit sa boutique place Sorbonne ; mais la police, qui commençait à trouver que tous ces farceurs n'étaient que des faiseurs de dupes, la fit fermer.

Quand à Châtel, il dirigea l'Église française jusqu'en 1842, époque à laquelle l'autorité la fit fermer pour cause d'outrages à la morale publique ; il sollicita et obtint alors un modeste emploi dans l'administration des postes.

En 1840, aussitôt après la Révolution, il crut le moment opportun pour rouvrir son église, mais on lui rit au nez et comme il avait perdu son emploi, il se fit bravement épicier, et lorsqu'il mourut en 1857, il avait fini par comprendre, mais un peu tard, qu'il avait trouvé dans l'épicerie sa véritable vocation.

Une scission se produisit aussi après la Révolution de 1830, au sein de l'Église réformée de Paris, parmi les disciples du *Réveil* ; un certain nombre d'entr'eux sortirent de l'Église nationale pour fonder des communautés nouvelles.

RIGOLO.

---

### TOUT LE MONDE LE SAIT

Le BAUME RHUMAL est le spécifique par excellence pour soulager et guérir la toux, le rhume, les maux de gorge.

---

### ON FOURNIT DES PREUVES

Le succès provoque la vente et le BAUME RHUMAL se vend tous les jours et partout par milliers de bouteilles.

## RUSKIN ET L'EDUCATION.

Ruskin a joui et jouit encore, en Angleterre, d'une immense popularité, bien qu'il n'ait eu, à aucun degré, l'esprit utilitaire de ses compatriotes ; mais il aimait passionnément l'art et la nature et voyait dans le culte du beau un moyen d'élever les masses, de les purifier, de les ennoblir et de les établir à demeure sur les hauteurs de l'idéal. Si tous les hommes devenaient capables d'admirer les beaux paysages, les tableaux de maîtres, les beaux corps et les belles âmes, ils prendraient un intérêt très vif au spectacle de l'univers, ils possèderaient par les yeux des merveilles qui appartiennent à tous et ne connaîtraient ni l'ennui qui accable les ignorants et désœuvrés, ni l'envie qui engendre le socialisme et les socialistes.

Cette idée maîtresse, qui constitue toute la philosophie sociale de Ruskin a été gâtée, jusqu'à un certain point, par des exagérations paradoxales. Ainsi notre réformateur reléguait impitoyablement dans le domaine du laid, et, par suite, proscrivait la vapeur des locomotives, les chemins de fer ; il a mérité, par ses étranges fantaisies, d'être classé parmi les prophètes du passé. L'esprit de système et l'outrance britannique l'ont entravé quelquefois dans les régions de l'utopie ; mais sa pensée de chercher dans la nature et dans l'art de nouvelles sources de bonheur et de moralité pour la pauvre espèce humaine n'est ni fautive ni vulgaire et, si elle était bien comprise et bien appliquée, elle orienterait, peut-être les générations contemporaines vers des directions meilleures. Qui sait si l'esthétique ne rapprocherait pas, jusqu'à un certain point, les hommes d'aujourd'hui, que divisent si profondément les questions sociales, politiques et religieuses, et ne leur fournirait pas quelques-uns de ces sentiments communs, sans lesquels il n'existe pas de société véritable ? On finit par s'aimer réciproquement lorsqu'on aime les mêmes choses.

Ruskin considérait les arbres, les fleurs, les roches calcaires ou siliceuses, la forme des nuages. Les jeux d'ombre et de lumière, etc., comme des fresques tracées pour le plaisir de nos yeux et la récréation de notre imagination et de notre cœur. Malheureusement, nous avons des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre, des mains pour ne point toucher. Suivant une piquante expression de M. Robert de la Sizeraine qui a écrit de très remarquables pages sur Ruskin, nous ressemblons pour la plupart aux gardiens des musées qui se promènent avec indiffé-

rence au milieu de tous les chefs-d'œuvre, et qui montrent des tableaux incomparables, sans jamais songer à les regarder.

Nos paysans et l'immense majorité de nos ouvriers sont insensibles aux charmes d'un paysage, aux séductions d'un portrait, aux perspectives aériennes d'une cathédrale gothique, et nombre de bourgeois semi-lettrés se rattachent trop visiblement à l'école de M. Perrichon. Cette intelligence des beautés naturelles ou artistiques que je constate sans aucune arrière-pensée moqueuse, tient à un état d'impréparation qu'on observe presque chez tous les peuples.

La religion de la beauté, dont Ruskin s'est constitué le prophète, comporte, comme toutes les religions, une lente imitation. L'œil, la main et l'esprit sont des forces qu'il faut discipliner, dresser et assouplir et qui, par bonheur, peuvent l'être dès la première enfance. Un peu de botanique, d'histoire naturelle et beaucoup de dessin sont les instruments nécessaires de ce dressage et de cette discipline.

Ruskin attachait une si grande importance au dessin qu'après l'avoir enseigné lui-même aux enfants, il a fondé une école de dessin à l'Université d'Oxford en y ajoutant bientôt des collections d'œuvres originales depuis le Titoret jusqu'à Burne-Jones, qui vient de mourir.

Non content de multiplier les leçons de choses sur la beauté plastique, il a entrepris une croisade contre le laid.

Ce Godfroi de Bouillon a fait sourire ses compatriotes, lorsqu'il leur a proposé de supprimer les chemins de fer comme entachés d'inefficacité, mais il a obtenu de ces concessions très appréciables. Si les locomotives ont continué à couvrir sur les rails britanniques malgré les anathèmes ruskiniens, les ingénieurs ont été invités à ne point sacrifier un beau site à des tracés trop inflexibles.

L'apôtre de la religion de la beauté n'a pas non plus décidé le gouvernement anglais à détruire, en 1854, le fameux Palais de Cristal qu'il appelait " une serre à concombres ornée de deux cheminées." Les Anglais ont pieusement conservé la serre à concombre, mais ils ont fondé des sociétés pour la préservation des monuments historiques. Une fois mis en éveil, leur goût artistique s'est rabattu du passé sur le présent et a découvert l'incomparable talent de Turner jusque-là méconnu.

Ruskin, j'insiste sur ce point, ne pratiquait pas l'art pour l'art ; il considérait l'art comme un lien social, comme un acheminement à l'union des esprits et des âmes. Il a

très nettement indiqué le but de sa propagande dans une de ces improvisations où il excellait. La passion, qui perce dans tous ses livres, c'est que les rayons de la poésie et de l'idéal sont nécessaires à tous les êtres humains et doivent luire pour tout le monde. "Vous devez faire de la toilette, beaucoup de toilette, disait-il aux femmes riches, vous n'en faites pas assez, vous ne suivez pas assez la mode... pour les pauvres. Faites qu'ils soient beaux, et vous-mêmes alors vous paraîtrez belles, en un certain sens que vous n'imaginez pas, plus belles que jamais." Le désordre dans la mise prédispose, suivant Ruskin, au désordre dans la conduite, et détermine, chez les femmes indigentes, des accès de haine farouche contre l'ordre social.

Dans l'œuvre ruskinienne, les questions sociales et morales sont toujours intimement mêlées à la question d'art. L'instruction primaire et secondaire porte, chez les peuples modernes, tantôt sur les mots, tantôt sur les sciences abstraites ; mais elle ne tend pas à développer la faculté d'admirer, qui est notre faculté primordiale, celle qui nous distingue de la brute. Si les hommes avaient le goût du beau, ils ne seraient ni pornographes ni alcooliques (telle est la thèse ruskinienne ; ] ils habiteraient presque tous la campagne, parce qu'ils sentiraient mieux les beautés de la nature, et tous, riches et pauvres, nous aurions quelques points de rencontre dans un idéal commun. "Pour faire une grande nation, dit Ruskin, ce n'est pas du territoire qu'il nous faut, c'est des hommes, ce n'est pas une multitude qu'il faut, mais des hommes unis."

Sans avoir des résultats décisifs, ces doctrines, soutenues par le grand nom de Ruskin, ont dégrossi une fraction notable du peuple anglais, et serait peut-être de nature à fortifier notre goût national pour le beau si elles étaient appliquées en France avec mesure et discrétion

MAGISTER

---

### PAUVRE HUMANITE

Les affections les plus fréquentes qui viennent affliger notre pauvre humanité sont celles des voies respiratoires. Le BAUME RHUMAL est le spécifique infaillible pour nous en délivrer. 25c partout. 93

---

### AVEC RAISON

Une bouteille de BAUME RHUMAL est souvent plus que suffisante pour enrayer un méchant rhume. 25c partout. 96

## FEUILLETON

## DE TOUTE SON AME

PAR

RENÉ BAZIN

— Voyez-vous, il est bon que vous ayez souffert ainsi. La peine des autres entre mieux dans les cœurs atteints. Si vous devez aller à ceux-ci qui passent, comme vous le pensez, mon enfant, écoutez le conseil d'un vieux qui n'a que le regret de ne plus avoir assez de force à dé penser.

"Le remède aux maux de ce temps n'est pas à trouver. Il existe, et c'est le don de soi-même, à ceux qui sont tombés si bas que l'espérance même leur manque. Élargissez votre âme. Aimez-les tous, quoi qu'ils fassent. Pardonnez-leur, quoi qu'ils ignorent. Ils ne savent pas.

"La parenté entre les pauvres a comme diminué. L'usine, les longues distances, le cabaret, la débauche qui en est voisine, font que beaucoup d'hommes connaissent à peine leurs enfants, et qu'il y a beaucoup d'orphelins qui ont cependant un père et une mère. Mademoiselle Henriette, devenez la parente des petits. Soyez de la joie, soyez de l'union dans l'immense famille désunie.

"Ne leur parlez de devoir que s'ils sont déjà consolés. Tendez-leur les bras pour qu'ils montent jusque-là. Dieu n'injurie jamais. Ses reproches tiennent dans un regard de pitié. Il a pardonné les fautes de l'esprit : souvenez-vous ! Plus souvent encore il a pardonné les fautes du cœur et de la chair : Madeleine, la Samaritaine, la femme adultère, bien d'autres aussi. J'en suis sûr, dont il n'est pas fait mention. Celui-là savait la faiblesse humaine.

"Vous tressaillerez de joie pour des bonheurs qui ne sont pas les vôtres. Vous sentirez la douceur des larmes qui plaignent. Vous goûterez combien la vie est belle quand elle n'est point à soi. N'ayez pas peur du mal. Allez parmi. Ah ! l'envers du mal, mon enfant, ceux-là seuls connaissent qui l'ont pris et retourné de leurs mains. Et qu'elle est belle l'occasion qui naît par lui de dévouement, de sacrifices, de repentir, de relèvements, d'efforts qui rachètent tout !"

Henriette, en l'écoutant, sentait que cette route qu'il ouvrait était la sienne, qu'elle aimait les souffrants d'un amour de fiançailles et de ma-

riage, fait pour la durée, capable de porter les hontes, les dédains, les ingrattitudes. Elle souriait à la misère du monde entier, comme une mère qui s'avance pour soulever un enfant en larmes.

Rentrée chez elle, elle écrivit sur le cahier gris cette seule ligne :

“ De toute mon âme ! ”

### XXXIII

Elle attendait une occasion, un signe.

Le 15 mai, une lettre arriva, enveloppe timbrée de Paris, adresse grossièrement écrite : “ A mademoiselle Henriette Madiot, modiste, rue de l'Ermitage, vers le milieu. ”

Henriette déchira l'enveloppe. Elle avait déjà reconnu l'écriture. “ Enfin ! ” dit-elle.

La lettre contenait ces quelques lignes :

“ Il faut que je t'écrive, Henriette, et que tu me pardonnes. Je n'osais pas, mais maintenant je suis malade. J'ai eu trop de chagrins. A quoi bon tout te raconter ? Quand je suis revenue à Paris, je toussais beaucoup déjà. Je n'ai pas pu me soigner. Peu à peu il m'est devenu impossible de travailler, et, au moment où je croyais que j'allais mourir d'abandon, une amie a écrit pour moi aux sœurs de Villepinte. Il y a huit jours que je suis ici, bien soignée et même gâtée, mais ça ne va guère mieux. Je souffre tant de l'estomac que ça me correspond jusque dans le dos. On dirait des aiguilles qui me piquent continuellement. Les sœurs me disent que je guérirai. La vie n'est pas si gaie, et je n'y tiens pas tant ! Si tu voyais ma belle mine ! Tu ne me reconnatras pas : même au moral, j'ai changé, va ! Je voudrais te voir, quoique ça ne soit pas raisonnable, ni même possible. Il me semble que ça me ferait du bien, mais je serai contente si tu me pardonnes. Permetts-tu que je t'embrasse encore ?

“ MARIE. ”

Henriette répondit, le matin même. Elle dit, en s'asseyant à sa place, dans l'atelier de madame Clémence :

— Vous savez, Marie Schwarz ? Elle est malade.

Mademoiselle Irma répondit :

— C'est comme moi, n'est-ce pas la poitrine ? Le mal des ouvrières tombées, et quelquefois de celles qui ne tombent pas

Il y en eut deux ou trois dont les yeux se cernèrent subitement d'une angoisse. Mademoiselle Anne, qui avait des fossettes dans ses joues roses, dit :

— Elle était forte pourtant !

Reine ajouta, à demi-voix :

— Moi, je l'aimais bien. Elle était si gaie, par moments !

Ce fut tout. On causa d'autre chose. Il faisait un clair soleil dehors. Le haut de la fenêtre était tout bleu, et la cime du peuplier ressemblait, tant elle avait de rayons, à l'aigrette poudrée d'argent que mademoiselle Mathilde posait en ce moment sur une paille.

Dix jours plus tard, une seconde lettre :

— Henriette, je suis mieux. Je sais que cela va te réjouir. Ici on n'entend pas le bruit de mon grand Paris, et l'air est bon. Tous les matins je bois un bol de lait chaud, et je redors après l'avoir bu. Je pense que c'est le grand air qui me fait dormir depuis neuf heures du soir jusqu'à sept heures. Je me promène, figure-toi, dans le parc, qui est si beau ! Il est vrai que je suis accompagnée, car je ne suis pas encore forte. Il y a des pelouses avec des vaches, des marronniers sous lesquels je m'assois, et quand je me sens vigoureuse, je vais jusqu'à la pièce d'eau qui est tout au fond, entourée de grands arbres. Je rencontre des jeunes filles. Elles ne me connaissent pas, et souvent elles me sourient, pour me faire plaisir. Aussi, je vau mieux qu'avant, vois-tu. Si tu peux m'écrire encore, n'écris pas si fin : ça me fatigue les yeux.”

Deux semaines passèrent. Un matin qu'elle sortait un peu en retard, pour se rendre à l'atelier, elle croisa le facteur qui montait la rampe.

— Mademoiselle Madiot, j'ai une lettre pour vous.

— Ah ! tant mieux ! Donnez.

Elle pensait : “ C'est Marie qui me répond. ” L'homme donna la lettre, et s'éloigna. L'écriture n'était pas de Marie, une écriture longue, régulière, disciplinée. Henriette eut un mouvement de peur. Elle lut ces mots, datés de Villepinte :

“ Mademoiselle, notre petite pensionnaire Marie Schwarz a eu une rechute ; nous craignons, et le docteur craint qu'elle ne s'en relève pas. La pauvre enfant n'a qu'un rêve : vous revoir. Elle vous appelle, et nous parle de vous toutes les fois qu'elle peut parler. J'ai promis de vous faire sa commission, et elle vient de me dire : “ Dites-lui que je l'attendrai pour mourir. ” Si il vous est possible, mademoiselle, hâtez-vous quand même... ”

“ SŒUR MARIE SYLVIE. ”

Henriette pleurait le long du chemin. Avant d'entrer chez madame Clémence, elle sécha ses

yeux, et serra la lettre dans son corsage. Aux camarades qui l'interrogèrent, elle dit seulement : " Je suis souffrante."

Tout le jour, elle réfléchit, penchée sur l'ouvrage.

Un peu avant l'heure où les employés allaient se lever et se séparer, elle sortit, pour parler à sa patronne. Quant elle revint, toutes les jeunes filles remarquèrent la pâleur de la première, et son air d'intense émotion. Elles étaient encore assises, la plupart ne travaillant plus ; quelques-unes achevaient de coudre ou de chiffonner un ruban. Les têtes brunes, blondes, châtin, qu'éclairait la splendeur du soir de juin dont un reflet arrivait jusque là, se tournèrent vers Henriette, l'une après l'autre, comme si elle les eut nommées. Et, en effet, son regard faisait le tour de ces deux tables vertes près desquelles tant de journées s'étaient écoulées. Elle tâchait de fixer dans ses yeux, à jamais, l'image de ces jeunesse qu'elle ne verrait plus ; elle caressait de sa pensée muette leurs fronts, leurs lèvres rieuses ou tendres ; elle les enveloppait de ses souvenirs tout à coup ravivés, comme une grande sœur qui s'en ira le lendemain au bras de son époux, et qui compte les sœurs auxquelles elle va manquer. L'avaient-elles toutes aimée ? Qu'importait à cette heure dernière ? Elles avaient partagé la vie d'humble travail qui finissait. En peu d'instants, elle eut revécu la vie avec elles, et fait à chacune l'adieu sans réponse qu'elle voulait faire. Puis, surmontant l'émotion qui l'étreignait :

— Mesdemoiselles, dit-elle, j'ai reçu d'autres nouvelles de Marie, elle est plus souffrante.

Alors, toutes les jeunes têtes, les tristes, les douces, les folles, les amoureuses, se tendirent dans la même expression de pitié.

— Oh ! dit Irma, comme elle a été vite !

— Elle a mon âge, dit Jeanne qui venait d'avoir vingt ans.

Et plusieurs demandèrent à la fois :

— Où est-elle ? A Villepinte toujours ? Souffre-t-elle beaucoup ? Elle en reviendra n'est-ce pas ? Est-ce elle qui écrit ?

Henriette répondait, debout près de la porte, pâle dans la belle lumière, et ne sachant pas où allaient ses larmes : à celles-ci qu'elle allait quitter, ou à celle qui mourait là-bas. Lorsqu'elles eurent jeté ce premier cri de détresse, le même sous la variété des mots, il y eut un silence, comme il arrive après que le coup a porté et tandis que la douleur chemine jusqu'au fond de nous mêmes. La voix qui le rompit s'éleva tout près d'Henriette. Et c'était une voix char-

manche, émue et claire, celle de Reine, qui disait : — Si vous vouliez, mesdemoiselles, j'ai une idée. Je suis sûre que cela lui ferait plaisir...

L'apprentie seule interrogea :

— Quoi donc ?

Les autres regardaient Reine, qui reprit :

— Faisons-lui, à nous toutes, un chapeau, un joli, que nous lui enverrons ?

— Puisqu'elle ne pourra pas le mettre ? fit la petite.

La voix chantante répondit :

— Peut-être, mais elle se dira : Je guérirai donc ? Elles croient donc que je guérirai ? Ça lui fera un moment de plaisir. Les malades, il faut si peu de chose...

— Accepté, dit Irma. J'en suis : c'est très bien, mademoiselle Reine.

— Moi aussi, moi aussi !

— Reprenez vos dés.

— Moi, mes aiguilles ne sont pas serrés, voici mon fil.

— Ce sera un chapeau rond, en paille, n'est-ce pas ?

— Un gentil petit feutre ? Vous ne croyez pas ?

Les mots se croisaient. Mademoiselle Jeanne tira son porte-monnaie, et jeta une pièce d'un franc sur la table.

— Je donne ma cotisation. Qui en fait autant ?

Les pièces d'un franc, ou de cinquante centimes, formèrent bientôt une petite tache blanche sur la lustrine. L'apprentie, plus décoiffée encore que d'habitude, avança la main, tendit deux sous, et dit en rougissant :

— Je n'ai que ça...

— Peut-être que madame Clémence nous aiderait ? fit une jeune fille.

— Je rais demander la permission de veiller, dit Henriette.

La permission accordée, elles rangèrent tous les tabourets autour de la même table, et, coude à coude, se disputant pour avoir chacune son rôle, elles commencèrent le chapeau de Marie. Avec le dé qui luisait au bout de leur doigt, elles avaient repris déjà un peu de l'insouciance et de la gaieté ordinaires. Deux ou trois fouillaient dans des boîtes de rubans, de plumes, de coupons démodés, de passementerie. Plusieurs mains ensemble se levaient :

— Voulez-vous un ruban à reflets, mademoiselle Henriette ? En voici un bleu et jaune. Non ? Alors une aile grise ? Oh ! la jolie ! Ça doit être une mouette. Voyez donc, mesdemoiselles. Est ce satin, quel amour ! Peut-être que vous avez raison ; le rouge ira mieux : elle est

brune. Pauvre fille ! Pauvre Marie ! N'est-ce pas, on lui dira toutes nos noms ? Car il y a eu des changements à l'atelier. Je voudrais la voir quand elle recevra le carton, bien enveloppé, avec la marque de la maison. Ça sera triste tout de même.

Henriette avait laissé Jeanne et Irma garnir le chapeau de Marie, une paille blanche, ornée de coques rouges et d'un piquet en arrière, de roses très pâles, dont on ne voyait guère que l'enveloppe mousseuse, d'un vert éteint et mordoré. C'était artistement composé, avec l'image présente de la beauté sombre et forte de celle qui ne portait jamais le chapeau à roses mousseuses et à coques rouges. Trois paires de ciseaux se tendaient quand il y avait un fil à couper. Toute la jeunesse de ces enfants et leur esprit, étaient en éveil autour du chef-d'œuvre de deux d'entre elles, et qui ne reviendrait pas. Et quand Irma montra, au bout de son poing, le chapeau achevé, l'une dit :

— C'est dommage : on ne parlera plus d'elle à présent ! Comment va-t-on lui envoyer ? . . .

Henriette, qui se levait avec les autres, répondit :

— Je me charge de le faire parvenir.

Mais, au ton dont elle dit cela, deux ou trois des employées de madame Clémence se détournèrent vers elle.

Reine qui était fine, Reine qui l'aimait, s'approcha, pendant qu'Henriette prenait son chapeau et son boa gris dans le placard.

— Henriette, dit-elle tout bas, vous ne partez pas, au moins ? Ce n'est pas vous qui portez le chapeau, dites ? J'ai toujours si peur de vous voir partir !

— Pour où donc ?

Les yeux de Reine, les yeux charmants se levèrent, et elle dit :

— Je sais bien, allez !

Henriette ne voulut pas répondre. Les camarades d'atelier, pressées de rentrer, avaient déjà quitté l'appartement. Elle attira la petite Bretonne ; elle posa tendrement sa tête blonde sur la joue de son amie :

— Je vous aime, ma chérie, dit-elle ; je vous aimerai toute ma vie. Courez bien vite chez vous : je suis sûre que le fiancé vous attend.

Puis, la dernière, elle traversa la maison déserte, si lentement qu'elle n'avait jamais mis tant de temps à sortir de chez madame Clémence.

Dehors, un orage menaçait. Des nuées venaient de l'ouest, monstrueuse, dans l'air d'une extrême pureté.

Ils ont veillé bien tard, le vieil Eloi Madiot et Henriette, dans le logis de la rue de l'Ermitage. Chacun d'eux avait une peine si vive, qu'ils se sentaient un peu réconfortés de s'aimer tant. Ils finirent par former des projets. Madiot dit :

— Je ferai le voyage. Je reverrai ma petite.

L'orage rôdait sur les côtes, et barrait de noir une moitié du ciel.

#### XXXIV

A l'asile de Villepinte, une après-midi chaude et voilée, apaisante.

— Ma sœur, mademoiselle Marie Schwarz ?

— Oui, mademoiselle.

— Vivante ?

— Bien mal.

— Oh ! menez-moi vite !

Henriette suivait déjà la religieuse, dans la vaste maison bien blanche, bien propre, avec ses couleurs claires, ses boiseries, ses escaliers et ses parquets cirés. Presque un palais, bâti par une Pitié plus tendre, pour des souffrances plus grandes : des femmes, et des femmes jeunes, atteintes d'un mal qui pardonne si peu ! Elle s'était ingénieusement pour adoucir les vies finissantes qu'elle recevait, pour donner mieux que l'hôpital, si monotone et si froid, aux épuisées qu'elle guérirait. Elle les enveloppait d'air, de lumière de verdure, d'un peu de luxe même qui caresse les yeux, et qui tient compagnie pendant les heures longues.

Henriette passait devant de grandes chambres à quatre ou cinq lits, portant des noms de saints : Saint-Denis, Saint-Martin, Saint-Stanislas, Saint-Louis de Gonzague. Des figures charmantes et ravagées, apparaissaient, des regards curieux et humides, des résilles blanches avec des nœuds bleus. Une toute petite essaya de monter l'escalier derrière Henriette, et s'arrêta après trois marches, essoufflée, tenant sa poitrine.

— Nous n'allons pas trop vite, mademoiselle ? demanda la religieuse.

Elle avait l'habitude d'être suivie plus lentement.

Henriette portait à la main le carton, que recouvrait un papier avec le nom de la maison de modes de Nantes.

Mère Marie-Sylvie, qui la guidait, arriva devant une porte du deuxième étage, salle Sainte-Agnès. Un grand frisson saisit Henriette.

La mère, une main sur la porte, se pencha en arrière, et dit tout bas : " C'est ici. . . ", et sans aucun bruit, d'un mouvement glissant, elle entra comme un souffle.

La salle était semblable aux autres, plus lumineuse encore. Huit lits faisaient des raies blanches, perpendiculaires aux fenêtres. Au fond, sur une table, entourée de fleurs et de petits ornements, une statue de la Vierge de Lourdes était posée. La ceinture bleue semblait voler ; les pieds, éteints d'une rose d'or, quittaient la terre. Et en face, Henriette aperçut la chère créature qu'elle cherchait.

Marie ne dormait pas ; elle ne souffrait pas ; elle attendait, comme elle avait promis. Ses mains étaient cachées. Sa tête, entre le double flot de cheveux ondulés qu'aucune résille n'aurait pu tenir, touchait l'oreiller et l'enfonçait à peine. Elle avait encore ses lèvres rouges d'autrefois.

Henriette s'avancait, dans l'épouvante secrète, regardant l'immobile visage et le fuseau si mince et si droit que faisait le corps sous la blancheur des draps. Jours passés, jours d'éclatante jeunesse, jours si voisins où on couraient dans la prairie de Mauves ! Mais quand elle fut dans le rayon des yeux de la malade, elle vit s'éclairer le visage, et Marie sourire à son amie.

Le sourire revenait des profondeurs où s'étaient retirées la pensée et la vie ; il était d'une douceur tranquille et rayonnante que la vie ne connaît pas. La voix murmura, sans plus aucun timbre, toute semblable au sourire, immatérielle comme lui :

— Que tu es gentille !

D'un effort lent, la tête s'inclina un peu vers Henriette penchée, qui l'embrassait :

— Et que tu es belle ! Moi, tu vois, je suis en paix. Dieu a oublié, Dieu ne sait plus. Mon Henriette, dis-moi encore que tu m'as pardonné ?

— Oui, ma bien-aimée, depuis longtemps, depuis presque toujours, dès que je t'ai vue délaissée . . .

Les yeux noyés d'ombre parcoururent un tout petit cercle de la chambre, la sœur, la Vierge, Henriette. le lit :

— Je ne le suis plus.

Et ils prirent une expression enfantine. Elle demanda :

— Qu'est-ce que c'est ? Un modèle ?

C'était le carton dont elle reconnaissait l'enveloppe.

— Chérie, toutes nos amies se souviennent de toi. Quand elles ont su que je venais te voir, elles ont voulu t'envoyer quelque chose, et elles ont fait pour toi un chapeau que tu mettras un jour, quand tu seras mieux . . . Veux-tu que je te montre ?

Pour la première fois, une larme roula sur les joues creuses de Marie Schwarz :

— Non, ne défais pas ! c'est inutile . . . Mais comme elles sont bonnes ! Tu leur diras merci. Tu retournes ?

— Non.

— Où vas-tu ?

— Religieuse.

Henriette s'était un peu redressée. Elle vit la joie monter encore jusqu'à ce visage de douleur : elle se sentit enveloppée dans la dernière flamme d'amour, d'admiration, de désir infini qui rayonnait de cette âme ardente.

— Ah ! bienheureuse ! dit Marie.

Elle ferma les paupières. Quelles visions passèrent dans son esprit ? Sans doute une dernière fois ce furent les jours écoulés, les occasions perdues, les fautes rachetées par la souffrance.

Elle demeura longtemps immobile, recueillie en son rêve.

Quand elle revint à elle, Henriette était à genoux, près du lit.

Elle la regarda de ses yeux éteints qui n'avaient plus la force d'être tendres, et qui disaient seulement :

“ Pourquoi restes-tu ? Qu'attends-tu ? Je suis lasse. Nous nous sommes tout dit.”

Elle ne comprenait pas.

Mais Henriette demeurait agenouillée, les yeux dans les yeux de sa sœur misérable et mourante.

Alors Marie comprit ce qu'elle demandait. Une mystérieuse grandeur parut sur ses traits. Lentement, elle tira du lit son bras droit, elle se pencha : et celle qui était la Pardonnée bénit celle qui était pure, et traça sur le front de la vierge le signe de la Croix rédemptrice.

FIN

---

### PRECAUTION ESSENTIELLE

Le BAUME RHUMAL fait partie des provisions de première nécessité. Seulement 25c la bouteille.

---

### LA MEILLEURE POLITIQUE

C'est de soigner son rhume en prenant du BAUME RHUMAL. Partout 25c la bouteille.

90

---

### UNE ERREUR

C'est une erreur grave que de négliger de faire usage du BAUME RHUMAL quand on a le rhume.

3



PAS UN JOUR DE MALADIE

Depuis Trente Ans

RÉSULTAT DE L'USAGE

DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus

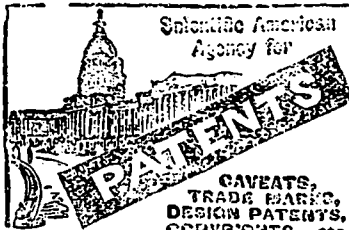


convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

**Wanted—An Idea** Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDELBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1.00 prize offer and list of two hundred inventions wanted.



For information and free Handbook write to MUNN & CO., 501 Broadway, New York. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out for us is printed before the public by a notice given free of charge in the

**Scientific American**

Largest circulation of any scientific paper in the world. Scientific illustrations of the highest quality sent free without charge. Write for our 64 page 65 cent book. Address MUNN & CO., Publishers, 501 Broadway, New York, N. Y.

**PERTE DE LA VOIX**  
Après une Sévère Bronchite  
GUÉRIE PAR L'USAGE DU  
**Pectoral-Cerise d'Ayer.**  
LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Etude faite à l'Exposition de Chicago